

Le Coccobacille de Herrlin est une sorte de conte voltairien argentin du XX^e siècle. Arturo Cancela, né en 1892 et mort en 1957, publie en 1922 cette satire qui débute à Uppsala mais va concerner les Argentins, de même que le travail scientifique de son maître de conférences suédois semble avoir pour objet les lapins alors que c'est la race humaine qui en fera les frais – ou, plutôt, justifierait le racisme à son égard de la gent lapinesque si celle-ci ne se révélait d'un pacifisme imprévisible. Augusto Herrlin découvre donc «une nouvelle maladie infectieuse du lapin de garenne (*Lepus cuniculus vulgaris*)» qui passe si peu inaperçue dans son pays que le consul argentin à Stockholm transmet l'information dans le sien où elle se répand plus vite encore que «les maraudeurs aux grandes oreilles», de revues en journaux et de bulletins officiels en projets de lois. «C'est ainsi que, par un paradoxe fréquent dans la thérapeutique sociale, le premier effet du rapport salvateur de Van der Elst fut l'aggravation de la crise du papier.» Il n'est cependant pas question de laisser sans réponse «l'invasion lapinesque», on résistera encore et toujours à l'enva-

hisserieur, le ministre de l'Agriculture se prend à croire ses propres déclarations martiales et se persuade «qu'il avait été en fait l'interprète inconscient d'une aspiration majeure de l'âme nationale : la guerre contre le lapin». Rapidement, politiques et scientifiques vont s'écharper sur la manière de mener le conflit et de

dépenser le conséquent budget que le gouvernement lui a alloué. Pour un peu, on se demanderait si, pour augmenter ses chances de succès dans ce conflit lapinicide, il faut porter le masque en extérieur et multiplier les tests aléatoires.

Il y a surtout la question identitaire. En fonction de ses réussites et échecs et de la quantité de personnel embauché ou débauché pour la mener, la guerre contre les lapins suscite de considérables va-et-vient dans l'opinion publique, dont Augusto Herrlin peut être victime. Il a beau essayer «de s'engager dans un long exposé pour montrer que la reconnaissance de la vérité historique est compatible avec le respect des nations», il ne peut convaincre les Argentins de souche qui ne veulent pas s'en remettre à un coccobacille. «Nous autres Castellans, monsieur le professeur, nous tuons les lapins les yeux dans les yeux!» L'élection présidentielle devient l'otage de l'af-

faire et, après un attentat heureusement sans gravité, un candidat se retrouve accusé «de crime lèse-science, "instigateur direct de l'acte ignominieux, qui constitue une page de honte dans l'in-folio immaculé de la civilisation argentine"». C'est ce même candidat qui, «devant le cercueil de son compagnon d'armes», «un ancien révolutionnaire de 96» (révolution qui, «comme chacun sait, dura trois heures et quarante-cinq minutes»), c'est ce même candidat qui prononce la phrase devenue fameuse : «Le lapin n'existe pas, le lapin n'existe pas, le lapin n'existe pas.» Et l'opposition de préciser : «Le lapin est une invention de l'infâme régime...» Tandis que le ministre, de son côté, «écoutait Herrlin avec avidité, en rêvant voluptueusement d'écraser le groupe de députés socialistes sous une montagne pestilentielle de cadavres de lapins».

On ne demanderait pas mieux que de cultiver son jardin. Mais les choses ne sont pas si simples puisqu'il faut attendre les dernières pages pour que la population ait droit à des conseils dont on aurait pensé que, dans son immense compétence, elle aurait pu se passer. «La réforme reposait sur l'idée qu'il fallait convaincre l'ensemble des

agriculteurs du pays que sans semer, on ne récolte pas, et qu'ils devaient par conséquent semer, semer encore et encore.» C'est que la psychologie et la politique ont leurs raisons que la raison ignore ainsi qu'on l'avait vu sur un autre point : «Tout le monde le savait, mais tout le monde crut bon de s'en étonner.» Et le

«Nous autres Castellans, monsieur le professeur, nous tuons les lapins les yeux dans les yeux!»

lapin se révèle un animal plus contagieux qu'on l'aurait imaginé, non que le coccobacille s'en prenne aux humains mais parce que, lors de certains discours en l'honneur de «l'Institut Modèle de Bactériologie Agricole», «l'appétit des lapins arrachait aux orateurs d'éloquentes expressions d'admiration réprobatrice». Et ces éloges «devaient avoir suscité dans le public une noble émulation. Celui qui a déjà lancé au petit matin, dans un clapier populaire, une brassée de fraîches feuilles de salade, lui seul peut se faire une pâle idée de la rapidité avec laquelle disparaurent les pyramides de sucreries, de fruits secs et de sandwiches qui recouvraient d'un bout à l'autre la vaste table d'opérations de l'Institut». ◀

ARTURO CANCELA
LE COCCOBACILLE DE HERRLIN
 Traduit de l'espagnol (Argentine)
 par Ballús Aboueleze.
 Corti, «Ibériques», 154 pp., 16 €.